

Pourquoi est-on spécialiste d'un siècle et comment le devient-on

LYDIA VÁZQUEZ
UPV

*Dans l'histoire de la culture, les siècles durent rarement cent ans. On sait par exemple que le xix^e siècle s'achève avec la guerre de 1914 et que le xx^e siècle pour naître attendra Dada, et Proust, même s'il n'est pas abusif de prétendre que Guillaume Apollinaire, Rimbaud et Jarry ont beaucoup fait pour sa naissance. Sans doute existe-t-il dans la chronologie vécue des hommes un 1^{er} Janvier 1700 qui ouvre le xviii^e siècle et un 31 Décembre 1799 qui le clôt. Et c'est même par rapport à eux que les hommes ont conscience d'appartenir à une époque sans que cette conscience signifie plus que le moyen de se situer dans un temps mesuré. Être du xviii^e siècle, dans ce sens, c'est vivre, et souvent mourir entre 1700 et 1799. (Goulemot, J. M., 1989: 7ss). Cette assertion de Jean-Marie Goulemot, un des grands spécialistes du xviii^e siècle littéraire de nos jours, minimale, et par là essentielle, s'avère pourtant fausse. Et c'est que les plus grands n'ont pourtant pas toujours raison. Ce qui est vrai pour un italianisant masqué (et nous savons, de plus, que derrière tout italianisant se cache, bien plus grave, un latinisant, un païen) comme le Professeur Goulemot, à savoir que le *quattrocento* commence en 1400 et finit en 1499, ne l'est pas pour nous autres, reste de la chrétienté, pour qui le siècle 1^{er} de l'ère chrétienne commence à l'an 1 et finit à l'an 100, pour qui, donc, le xviii^e siècle commence l'an 1701 et finit l'an 1800.*

L'affaire se complique, continue le maître, —et c'est vrai qu'elle se complique—, quand le temps passé entre dans la mémoire sociale comme autant d'objets culturels possédant une signification et une spécificité propres. En d'autres termes quand le temps devient histoire —de la culture, de la philosophie, des arts, de la pensée politique, de la littérature...— et qu'on le divise en ensembles signifiants à travers lesquels se dessine une évolution. Ils s'appellent siècles, périodes, écoles, termes que l'on précise par l'adjectif «classique», «philosophique», «romantique»... Pour la littérature il y aura donc le xv^e siècle appelé Renaissance, le xvi^e siècle ou siècle classique, le xviii^e siècle ou siècle des Lumières, le xix^e siècle enfin sans qu'on puisse ici trouver un seul et unique qualificatif. Autant donc de

constructions et d'organisations du passé. On pourrait pousser plus loin l'analyse en affirmant que le xviii^e siècle, au sens où l'entend l'histoire littéraire, n'existe pas. Sans entrer dans un fait secondaire pour une approche générale comme celle-ci, mais qui pourrait être également objet de polémique, la raison pour laquelle le Professeur Goulemot s'arrête au xix^e siècle, alors que nous sommes déjà à la fin du xx^e siècle et que des gens bien moins conservateurs que lui font des bilans du xx^e siècle, voire se disent spécialistes du xxi^e siècle... Sans entrer donc dans ces détails, et pour montrer un peu de bonne volonté je vais croire à ce que dit Mr. Goulemot, c'est-à-dire, que le xviii^e siècle n'existe pas. Et ce n'est pas La Pléiade avec ses volumes bleus, ni les catalogues des éditeurs, ni les cours de littérature à l'Université, encore moins ceux qui se disent *dix-huitiémistes* qui vont nous en imposer. Tous les chercheurs, y compris Fernand Braudel, sont d'accord, c'est vrai, pour dire que, dans une société donnée les changements ne s'effectuent pas de façon amorphe, mais qu'entre les événements instantanés et les dites *très longues durées* (comme les millénaires, par exemple) il existe des périodes moyennes, homogènes quant à leur style, leurs modes, leurs moyens d'expression. C'est pour cela que, depuis que la science de l'histoire existe, l'histoire de la société occidentale a été découpée en *Antiquité, Moyen Âge et Temps modernes* (Variantes: Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, Temps Modernes, Époque Contemporaine, pouvant remplacer la Renaissance par celle-ci, selon un système quaternaire, variante du premier système tertiaire); découpage, d'ailleurs judéo-chrétien, en parallèle avec la prophétie biblique du prophète Daniel attendant un âge d'or, après des âges d'airain, de fer et d'argile, lui-même inspiré du découpage classique des quatre âges de l'homme, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr ou viril et la vieillesse. C'est de ce découpage ethnocentrique que naissent les siècles, durée maximale de la vie d'un homme pour qui tout commence à sa naissance et tout finit à sa mort. Découpage d'autant plus discutabile qu'il ne tient pas compte du tout de l'existence d'une pluralité de civilisations ayant des cultures différentes. Bien sûr, nous avons un besoin, non seulement pédagogique mais aussi vital de découper notre histoire en termes commensurables mais, pourquoi ne pas penser en termes stylistiques, par exemple? Pourquoi ne pas croire à des centurries, comme l'a fait Jean Renaud (Renaud, J., 1994: 7ss), où nous ayons comme repères 1550, 1650, 1750, 1850...? Au lieu de voir se succéder les siècles que Jean Goulemot énumérait, nous parlerions d'une centurie baroque allant de 1550 à 1650 (de Montaigne à Corneille), d'une centurie classique allant de 1650 à 1750 (de Racine à Voltaire), d'une centurie romantique allant de 1750 à 1850 (de Diderot et Rousseau à Victor Hugo). Nous pouvons même faire comme Gilbert Durand et, au lieu de croire au temps et ses découpages, et nous mettre à parler en termes de *bassins sémantiques*, théorie inspirée des embryologistes qui, pour parler du cheminement formatif dans la maturation de l'embryon, proposent le concept de *forme causative*, cause qui ne se situe pas en amont du phénomène mais *ailleurs*. Ce sont ces embryologistes qui, les premiers, ont utilisé, pour bien faire comprendre leur système, la métaphore du *bassin fluvial*, à la fois prédéterminant le cours du fleuve et aménagé par le flux de la rivière. Gardant la métaphore potamologique, Durand situe les limites de la littérature en termes

d'*aire sémantique*, bien qu'il finisse par admettre que de telles aires comportent des *ères* sémantiques. Ainsi, il finit par reconnaître qu'il existe des *ruissellements* ou efflorescences de petits courants non coordonnés, disparates, mais qui ont en commun la réaction marginale face à une esthétique dominante. Le *Sturm und Drang* allemand, le préromantisme en France, le rousseauisme de toute l'Europe sont, pour Durand, autant de *ruissellements* qui configurent une période de résistance au Siècle des Lumières, et qu'on pourrait appeler *humanisme romantique* (et ce bassin fluvial va de 1761, *Nouvelle Héloïse* à 1862, *Les Misérables*); de même, le décadentisme, le symbolisme des années 1860 à 1914-1918 seraient les ruissellements d'un imaginaire nouveau, celui de notre bassin sémantique actuel, en opposition à l'humanisme romantique s'épuisant en plat moralisme positiviste ou socialiste.

Toutes ces théories si iconoclastes à l'intérieur de la science littéraire me semblent pourtant bien respectueuses du siècle. Renaud se questionne: *le xviii^e siècle existe-t-il?*; et après une orientation centurielle bien plus logique que celle séculaire de sa préface, il finit par admettre que ce xviii^e siècle a bel et bien existé; ce qui ne saurait pas finir autrement, puisqu'il s'agit d'une préface à un manuel de littérature du xviii^e siècle. La très tentante proposition de Durand, dont les bassins durent, pour la plupart 100 ans (et, à partir de la fin du xix^e siècle, une cinquantaine d'années) me semble un peu trop proche des analyses historiques, d'ailleurs typiques de notre xx^e siècle, qui, d'un point de vue événementiel, priorisent les fins et débuts de siècle suivant la belle théorie des catastrophes, elle-même héritière scientifique de l'idée primitive que tout commencement suppose une renouveau. De 0 à 99, de 1 à 100, de 50 à 150, de 61 à 62, les cent ans semblent obligés pour une pensée humaine ethnocentrique.

Cependant il existe des travaux récents qui comptent de 50 en 50 ans. Nous avons vu les bassins les plus proches de nous, chez Durand. Nous avons des pseudo-manuels de littérature, plus attirants pour nos étudiants que les *manuels séculaires*, du genre de celui de Jean-Noël Vuarnet: *Le Joli temps, Philosophes et artistes sous la Régence et Louis XV, 1715-1774* (Hatier), qui tendent à remplacer l'imposante mesure séculaire, sans doute trop belle par ces temps qui courent, par le *joli temps* de la cinquantaine, qui n'est qu'une fragmentation d'une mesure qui nous ennuie par sa longueur et sa tradition, mais qui reste référentielle. Même la très récente *Littérature française du xviii^e siècle* de chez PUF se voit divisée en deux demi-siècles à la charge d'un auteur chacun, Pierre Malandain et Michel Delon. On pourrait continuer et citer ces ouvrages qui, pour notre siècle, marchent à pas de dix ans, les décades n'étant que l'unité minimale, nous le savons bien, nous, décimalistes, d'un siècle; qui va trop vite, sans doute, qui change de valeurs tous les dix ans, mais qui reste macrounitaire, possédant un style, des moeurs, une attitude, un *regard*, même... comme dans la réflexion cinématographique d'Alain Cavalier sur les visages de Pierre et Marie Curie sur un billet de 500 francs: *Elle est folle, il est jaloux, c'est la tension du suspens, la tension du siècle. Tout est... terriblement... insoluble, violent* (*Cinéma de notre temps*. ARTE).

On a beaucoup, par ailleurs, critiqué au thématisme d'avoir tué le sens historique de la littérature. Les post-lansonniens ont été, en France, pour la plupart, et

encore aujourd'hui, *thématistes*. Le *bonheur*, la *nature*, l'*énergie*, l'*optimisme* ou le *pessimisme* ou la *vertu* tendent, en apparence, à remplacer le découpage chronologique de l'histoire littéraire, par un découpage thématique. On cherche à cerner une *idée* chez différents auteurs...: *L'idée de Nature est de celles qui semblent défier toute enquête historique... Plutôt que de l'histoire, cette notion ne relève-t-elle pas d'une philosophie intemporelle?*. Cette question que se pose à lui-même Jean Erhard dans les premières lignes de sa thèse *L'idée de nature en France* est celle que se posent tous les thématistes, et qui est à l'origine du syndrome que j'ai baptisé *Syndrome de Chaos*, c'est-à-dire, l'angoisse qu'ils éprouvent de se voir au milieu d'un espace sans limites, contenant des éléments informes, indescritibles et innombrables, et se dire qu'on doit, comme Chaos, y faire naître petit à petit un univers, un ciel, une terre, les immortels et les mortels. Or, rien d'étonnant lorsqu'on voit que ceux qui, théseéens, arrivent au bout de leurs peines, ne le font que cernant leurs thèmes dans tout un siècle (les pauvres!) ou dans une moitié, comme Erhard *dans la première moitié du xviii^e siècle*.

L'individuation de l'étude littéraire, l'approche de l'individu critique à un autre individu, objet d'analyse, semble seule échapper à l'idée de *devenir*, c'est-à-dire, de durée historique de l'être humain, pour la remplacer par l'idée, toute simple et cyclique de *durée* d'un être humain, c'est-à-dire, d'annuler l'idée de progrès implicite dans la figure de *Chronos* ou du mythe chrétien de la résurrection, tout en respectant l'idée d'une temporalité non linéaire. Or, soit ces études sont unitaires et, dans ce sens, jamais totalisantes, soit, à la façon d'une galerie de portraits, elles deviennent historiques par leur façon de classer et de faire ressortir des individus parmi d'autres qui sont pertinents de par leur absence même. Ces individualités deviennent ainsi symboles d'une époque, d'un siècle, qui ne se voit que renforcé. L'équivalent littéraire du *Siècle de Louis XIV* ou du *Siècle de Louis XV* de Voltaire est le *Siècle des philosophes* pour les marxistes et post-marxistes, le *Siècle de Sade* pour Breton et les siens, le *Siècle de Voltaire et/ou Rousseau* pour nombreux, à la façon du déjà classique siècle de Périclès.

Pour ma part, peut-être par peur d'échouer, plus pragmatique en tout cas, sans doute par une incapacité génétique de théorisation, je n'arrive pas à renoncer au siècle, je n'arrive pas à prononcer ce vœu obligé pour les religieuses lorsqu'elles rentrent dans un couvent. Mais je dirai volontiers que je ne crois qu'aux siècles qui croient en eux-mêmes.

Si nous croyons à la pratique critique au sein de la littérature, nous sommes obligés de constater que l'approche scientifique de cet art se fait pour la première fois de façon systématique au xviii^e siècle. Mais je ne vais pas ici parler de la critique faite au xviii^e siècle, ni de sa conception néoclassique des phénomènes artistiques, ni de ses dettes concrètes envers le système poétique classique, ni, donc, de la question des règles, ni de son concept fondamental de *mimesis*, ni encore de la finalité qu'il confère aux arts: le célèbre et classique *prodesse aut delectare*. Passons outre.

Je me limiterai à souligner le fait que, si la critique se configure au xviii^e siècle, ce n'est pas dû au hasard. En effet, c'est à ce moment historique qu'aboutit un pro-

cessus de transformation sociale générale. La critique naît au moment où le système féodal souffre les agressions définitives, et je parle ici de la critique sans adjectifs. Une critique qui se présente d'abord comme arme de la raison dans sa lutte contre la foi, dans sa lutte contre le monde féodal sacralisé, une critique qui se veut entièrement discursive dans un système social nouveau fait de sujets libres, maîtres de leur propre raison, goût et liberté. Cette critique raisonnable atteint le sacré mais érige le sujet en une image qui ne sera jamais mise en doute. L'importance de ce sujet, du sujet littéraire critique, mais aussi du sujet littéraire lecteur (et critique) va se traduire par un discours qui ne sera plus écrit en latin, mais en langue vernaculaire. A partir de là, se configure le discours critique, un discours destiné à mettre de l'ordre dans le panorama littéraire d'une civilisation, d'une nation, dans le passé comme dans le présent. Ainsi mène le critique un travail d'organisation, de classement, d'inclusions et d'exclusions, de critiques positives et négatives, d'après les principes du bon goût, d'une littérature qui se trouvait jusqu'alors dans un espace *abstrait* et *permanent*.

C'est là que nous retrouvons les racines des études littéraires modernes. La science littéraire se réclame de la science moderne, c'est-à-dire, de la science cartésienne qui, au sein d'une société bourgeoise, entend expliquer le monde, temporaliser historiquement la nature, et, ainsi, pouvoir expliquer le fondement de la vie sociale humaine à partir des facultés dites propres de l'être humain, de l'entendement, de la raison. Et ce rationalisme doit rendre compte de la réalité en mesures dimensionnelles humaines, en termes de sécularité. Le XVIII^e siècle a été, donc, le premier siècle à posséder une conscience collective de siècle, à en parler et s'y reconnaître¹. Voltaire, même s'il le fait pour parler aussi de l'histoire passée, se définit comme un homme du XVIII^e siècle par le fait même de parler en termes de sécularité. Dans son introduction au *Siècle de Louis XIV*, il dit d'un ton sentencieux: *Quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux de Périclès, d'Auguste, de la Renaissance italienne, de Louis XIV*. Dans son *Précis du siècle de Louis XV*, il passe de l'affirmation historique de l'unité de siècle, aux conditions que doit réunir celle-ci. *Il est certain, nous explique-t-il, que la connaissance de la nature, l'esprit de doute sur les fables anciennes honorées du nom d'histoires, la saine métaphysique dégagée des impertinences de l'école, sont les fruits de ce siècle, et que la raison s'est perfectionnée. Rupture, progrès seraient, donc, les deux composantes du savoir d'un siècle digne d'un tel nom*. D'Alembert, dans son *discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, parle de *notre siècle* en l'emphatisant, en le mettant bien au dessus du siècle précédent, en le baptisant définitivement comme le *Siècle de la philosophie*.

¹ Foucault dit de l'époque des Lumières qu'elle est *la première époque qui se nomme elle-même et qui au lieu simplement de se caractériser, selon une vieille habitude, comme période de décadence ou de prospérité, ou de splendeur ou de misère, se nomme à travers un certain événement qui relève d'une histoire générale de la pensée, de la raison et du savoir* (*Magazine littéraire* mai 1984, reproduction de son cours au Collège de France).

L'abbé Feijóo en Espagne réclame la nécessité d'une histoire littéraire qui soit *générale du monde, ou d'un royaume, ou d'un siècle, ou d'un auteur* faite par un esprit de *compréhension* qui possède un *génie méthodique* lui servant à classer, à qualifier, à prioriser et à transmettre son savoir avec un style noble et clair (*Teatro Crítico Universal*, IV, 8; BAE, LVI, p. 160-180).

Torres Villarroel en fait la base de son oeuvre *Visiones y Visitas con Don Francisco Quevedo*, puisqu'il rêve de Quevedo qui ressuscite pour *faire que sa fantaisie se promène dans cette Cour et voir les déguisements de ce siècle, siècle irrationnel* (il y critique le personnage du libraire, puisqu'on n'a jamais moins lu et plus philosophé —«*Visión y Visita Cuarta: las librerías y libros nuevos*»—).

Ce qui n'est pas du tout en contradiction avec le fait que souligne Jean Goulemot, que ce siècle, comme les autres, est "un objet construit *a posteriori*"². Que, comme l'a montré Darnton, dans les rapports de police du XVIII^e siècle il ne soit jamais question de philosophes ou de Lumières veut dire que la conscience séculaire n'était pas générale et que pas tout le monde avait une vision homogène, telle que nous l'avons aujourd'hui, du mouvement autour de la Raison. Ces réflexions, et malgré les dernières précisions évoquées, nous mènent-elles à dire que si l'on est spécialiste d'un siècle, ce siècle est forcément le XVIII^e? Loin de moi la volonté d'arriver à de telles restrictions critiques, surtout que nous avons vu la nécessité de la question conséquente: de quel XVIII^e siècle?, puisque son unité s'avère illusoire dès qu'on s'y approche un peu, nous rend aussi impuissants que dans l'étude de toute autre époque. De fait, la publicité des nouveaux manuels insiste sur cette insuffisance, qui ferait d'ailleurs l'intérêt actuel de ces études. Ainsi, en quatrième page de couverture, nous pouvons lire dans le nouveau manuel de PUF que je citais tout-à-l'heure: *Parce que le XIX^e siècle a délibérément esquivé ou recouvert les questions qu'avait posées le XVIII^e siècle, parce que ceux qui les avaient alors formulées étaient, pour la plupart, de vrais et grands artistes, parce que notre époque sait qu'elle ne peut trouver que dans l'intelligence de la question celle de la réponse, un livre de plus sur le siècle des Lumières n'est pas inutile. Celui-ci, en tout cas, a été conçu et façonné à partir d'un tel pari.*

La clé, pour moi, est de se poser le problème en d'autres termes. Non pas pourquoi est-on spécialiste d'un siècle, mais plutôt comment le devient-on? Souvent, presque toujours, je pense, il s'agit moins d'une volonté préconçue que d'un ensemble de circonstances. On ne voulait pas être, depuis tout petit, dix-neuviémiste ou vingtiémiste, on l'est devenu, les choses s'enchaînant les unes aux autres. Comme évoquait très joliment Savater, cela se passe plus ou moins comme ceci: *quel-qu'un nous parle un jour d'un livre, ou d'un auteur (en dehors des cours séculaires universitaires qui nous marquent et passionnent, hélas, rarement), parfois le livre ou l'auteur eux-mêmes nous interpellent: un joli titre, un grand nom, une jolie couverture dans une vitrine, que l'auteur soit une femme, un étranger, deux phrases lues aux hasard de la manie de tout feuilleter dans les librairies... On y plonge; par-*

² Ce sera Michelet qui l'appellera *le grand siècle*.

fois, on met longtemps, on achète l'oeuvre, on la place à un rayon quelconque de la bibliothèque, on l'oublie, un jour on la retrouve alors qu'on cherchait toute autre chose, l'attrance revient, on la prend, on la lit enfin, elle nous plaît... Et dans ce livre nous trouvons un réseau de références qui, parce qu'il nous a passionné, et qu'on veut en savoir plus, nous semblent obligées, et on lit ce que l'auteur nous suggère de lire en plus... et c'est dans ce sens que je disais qu'il était plus facile de devenir spécialiste d'un siècle conscient de l'être. Ce n'est pas une question de respect de la volonté des écrivains, c'est que les références d'un siècle qui se prétend tel sont contemporaines, le réseau se dessine dans une simultanéité chronologique. Et on commence à lire un autre ouvrage de la même époque qui, lui, nous renvoie à un autre un peu antérieur ou postérieur, et on finit par se trouver à l'aise, parce qu'on a beaucoup lu à l'intérieur d'une certaine époque, qui s'avère coïncider plus ou moins avec une période de 50 à 100. C'est curieux, je pense que notre incapacité de penser plus qu'un siècle se correspond avec notre incapacité de lire dans notre vie une production littéraire de choix de plus d'un siècle³. Nous ne sommes pas spécialistes de tout parce que nous ne pouvons pas tout lire.

De ce constat d'impuissance naît une envie de prioriser, qui coïncide avec le premier coup de coeur auquel je faisais référence avant. Il nous vient une nécessité de nous retrouver en *pays de connaissance*. De trouver des éléments qui nous soient familiers, auxquels on puisse s'identifier; et même si je pense qu'on peut s'approcher de n'importe quelle période de l'histoire de l'homme, qui n'a pas beaucoup changé, en fin de comptes, au long des siècles, il existe des siècles qui sont plus en accord avec une certaine façon de penser et de sentir, ou du moins le croît-on. Ainsi, dit-il dans ses *Carnets du Grand Chemin*, Julien Gracq n'aurait jamais été spécialiste du XVIII^e siècle:

L'idée d'un numen⁴ habitant l'écrivain dans la solitude, et lui communiquant seul la force de pénétration et son originalité, est naturelle aux poètes de la Renaissance; elle n'est pas morte encore au XVII^e siècle. Elle ressuscitera magnifiée avec le romantisme, mais au XVIII^e siècle elle s'éclipse toute, en même temps que le sentiment de la poésie. L'immersion de l'écrivain dans la poésie sociale est intégrale et tyrannique: la littérature devient réponse, réponse immédiate aux incitations, mais à celles-là seulement qui viennent de l'extérieur; elle est par là polygraphie: toute l'oeuvre de Voltaire est à la commande, au sens non pécuniaire du mot; il est *toujours prêt*, comme les scouts, toujours prêt à la riposte, qu'on est sûr de déclencher chez lui à volonté, prêt à réagir aux événements, aux rencontres, aux faits divers (mais la seule littérature nécessaire est toujours réponse à ce qui n'a pas encore été demandé). Le tabou jeté sur Rousseau par tout ce qui tient une plume peu ou prou fêtée, de Grimm à Diderot et à Voltaire, ne tient pas tellement à son orgueil plébéien (...): c'est avant tout le déchaînement contre un solitaire (qui d'ailleurs ne l'était pas tant) de gens de plume qui, se chamaillant, s'adorant, se piquant, se détestant, se trahissant, se calomniant, se rac-

³ Peut-être le manque de conscience séculaire du XX^e siècle, qui se désintègre en mouvements, en décades, et encore avec difficulté, vienne du fait que c'est le siècle le plus productif de l'histoire littéraire et qu'il est impossible de tout lire de ce qui a été écrit depuis 1918 seulement en France.

⁴ Inspiration, divinité qui habite les artistes.

commodant, quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent se sentent solidaires en ce qu'ils chassent, s'agitent, se mordent et vivent en meute (...). Étrange siècle, que le dix-huitième. Au moment même où la poésie semble en lui faire définitivement faux bond à l'art des vers, la littérature, elle, se met dans toute la France à rimailler à propos de bottes, de la lettre de château jusqu'à la satire vengeresse, du pamphlet politique jusqu'aux traités de jardinage et de sylviculture.

Jugement qui part d'une vision postérieure et partialisée du siècle, certes, mais assez lucide comme pour voir que Gracq a d'autres priorités avant le siècle de Voltaire, à propos de qui il se demande *pourquoi on a jugé ses notes*⁵ *dignes de s'inscrire sur une portée*.

Et c'est qu'on ne peut pas s'empêcher d'inscrire la littérature de tous les siècles dans notre perspective qui est, en grande partie, celle du nôtre. Comme disait Saint-Augustin, il existe trois temps, le présent du présent, le présent du passé et le présent du futur. Dans ceci, je ne revendique pas l'exigence d'une unique construction *a posteriori* d'un siècle, extérieure, qui existe, faite de préjugés, de généralisations et de légendes, mais plutôt une lecture subjective actualisée mais légitime puisqu'enrichissante et de l'individu actuel et de l'époque objet référentiel.

L'effort doit venir non pas tant d'une atemporalisation de la critique mais d'une mise en question des *a priori* de lecture que nous avons face aux potentiels *pays de connaissance*. Il faut reconstruire la construction séculaire et la déconstruire, si nécessaire, pour en refaçonner une autre à notre manière à nous. Une autre où, comme dirait Jean-Toussaint Desanti, les failles et les régions d'effondrement fassent partie de sa configuration conceptuelle. Nous faire un réseau de lectures bien à nous, pourquoi pas temporel, pourquoi pas séculaire, pourquoi pas du XVIII^e siècle si cela passe par les rêveries de Rousseau, par la mise en question de certains noms qui n'auraient pas dû être reconnus, comme Madame de Genlis, par la mise en relief de certains autres noms aujourd'hui méconnus comme Lesuire, par la mise en rapport entre une France dite éclairée et une Espagne dite grotesque, par la prise de conscience de l'héritage sadique chez le Sthendal des chroniques italiennes, si différentes du tratadiste de l'amour, par l'intérêt porté sur l'héritage rabélézien de ce siècle un peu trop gourmand pour un siècle philosophe... Pourquoi ne pas vouloir être à cheval sur deux, sur plusieurs siècles, et pour être à cheval⁶, il faut des siècles...

L'erreur vient, peut-être, de se dire *spécialistes*⁷. Ce mot est sans doute valable pour d'autres sciences, mais il est difficile de l'appliquer au terrain des lettres. Il ne faudrait pas considérer la littérature et les autres sciences humaines dans leur

⁵ Il parle de l'écriture voltairienne comme d'un ensemble de *gammes acrobatiques*.

⁶ Surtout en ce moment où nous sommes à cheval non pas entre deux siècles mais entre deux millénaires, et ce n'est que la deuxième fois que cela arrive dans notre ère chrétienne.

⁷ Erreur grave en ce qui nous concerne en tant qu'universitaires. La spécialisation nous a amené à parler de siècles, mais elle peut être aussi à l'origine de leur disparition. Ainsi l'explique Alain Renaut dans le dernier *Magazine littéraire*: *la dynamique du progrès scientifique a renforcé le processus de spécialisation dans des proportions telles que, non seulement la perspective d'une vision synoptique des disciplines s'est effacée, mais la maîtrise d'une discipline elle-même, voire d'un de ses secteurs, s'apparente à un doux rêve* («Université et Philosophie», p. 33).

caractère objectif et scientifique et faire un parallèle entre leur étude et les recherches que peut faire un chimiste ou un biologiste. Et pourtant, il s'agit là d'un pré-supposé de notre siècle⁸, dominé par la technique, marqué par la séparation des sciences et des lettres, au détriment de ces dernières, soumises aux premières. Soyons non pas dix-huitiémistes ou vingtiémistes, mais lecteurs, connaisseurs, amateurs d'un siècle, d'un demi-siècle, de plusieurs siècles⁹.

En somme, je dirai que je ne suis ni pour ni contre, paraphrasant Prévost, un siècle, une lecture plus attentive d'un siècle que d'un autre, même s'il est vrai que des circonstances comme celles auxquelles je faisais allusion auparavant m'ont amenée à penser plus souvent au XVIII^e siècle qu'au mien¹⁰.

Je dirai que, tant que l'histoire littéraire reste le moule d'enseignement de la littérature dans nos cours, et qu'elle reste divisée par siècles, il nous sera impossible de penser la littérature d'une autre façon à l'Université. Que nous ne pouvons, dans ce sens, que déconstruire pour mieux construire, et non seulement en fonction de notre vision (ou nos visions) du siècle que nous enseignons, mais aussi de nos étudiants, qui changent tous les ans, et avec eux la sensibilité de tout le groupe, et il s'agit avant tout, pour l'enseignant, de faire de cette littérature qu'il se voit obligé d'enseigner par siècles un *pays de connaissance* pour ses étudiants. Qu'il arrivera sans doute un jour où nous soyons prêts à penser la littérature en d'autres termes, comparatifs, analogiques... Que ce jour ne verra peut-être pas pour autant la disparition d'un siècle comme le XVIII^e siècle, *LE* siècle pour la littérature occidentale: seul siècle possédant pour la littérature européenne une langue commune véhiculaire (et non seulement instrumentale, comme dit Gracq), seul siècle appelé des Lumières dans tous les pays de l'Europe, seul siècle qui garde aujourd'hui sa conscience séculaire (le Moyen Âge est un âge, la Renaissance est un style, le XVII^e siècle est devenu classicisme ou Ancien Régime, le XIX^e siècle, comme disait Jean Goulemot, n'a même pas de nom, le XX^e a réussi à avoir une conscience finiséculaire parce qu'il est en fin de millénaire, mais pas du tout par sa conscience de siècle¹¹...); car,

⁸ Vid. PAWLOWSKI, G. de (1912): *Voyage au pays de la quatrième dimension*, Paris. L'avenir est terrifiant pour cet auteur du fait de l'orientation scientifique du XX^e siècle, par le naturalisme qui *envahit tout* et qui passe *des sciences naturelles dans la littérature et dans l'art* (vid. Bermúdez, 1994-1995).

⁹ Pourquoi pas d'un millénaire, d'ailleurs? Il faudrait combattre la *spécialisation* séculaire par le défi de la spécialisation millénaire.

¹⁰ Bien que je me sois trouvé des raisons subconscientes à posteriori: 18, le plus bel âge (*la niña bonita*); $18 = 1+8 = 9$, et neuf sont les muses que Zeus engendra durant neuf nuits d'amour; 9, chiffre magique décomposable en 6, chiffre du diable, et 3, chiffre de la divinité, du tiers humain de la divinité.

¹¹ Les témoignages que sur le XX^e siècle apporte Eric Hobsbawm en tête de son livre sur l'histoire du XX^e siècle le prouvent: aucun totalisant -si ce n'est pas celui de Franco Venturi, qui passe son siècle à lui trouver un sens-, tous contradictoires et fruit du vécu. Peut-être aussi parce que juger, finir le siècle dans lequel on vit est, quelque part, mourir aussi. Peut-être parce que ce siècle ne nous a jamais vraiment plus et on en parle seulement pour qu'on en finisse. Vid. Rafael Argullol dans le *Paseante*, n.º spécial compte-rendu sur l'art du XX^e siècle: *Quel soulagement de se défaire des grands désastres: ils appartenaient -pour le xxi^e siècle- au siècle dernier. Les pires guerres, les violences, les dictatures ne sont plus les nôtres, elles faisaient partie du xxe siècle.*

il faut le souligner aussi, les *spécialistes en siècles* sont plus français qu'étrangers. En espagnol, il existe seulement le terme *dieciochista* (et encore, s'agit-il d'un gallicisme récent); nous savons bien que *decimonónico*, par exemple, ne fait en principe pas allusion à un spécialiste de littérature du XIX^e siècle.

Certes, les étroites limites que l'histoire littéraire nous a longtemps imposées ont fait beaucoup de mal à une culture de par elle-même déjà trop eurocentrique, mais pour pouvoir affirmer, en guise de conclusion ouverte, que cela faisait *un siècle* que je ne me laissais pas aller à une rêverie pareille, il me faut bien des siècles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERMÚDEZ, L. (1994-1995): «Les gares de l'infini» in *K10*, n.º 8-9. Cádiz.
GOULEMOT, J.-M. (1989): *La Littérature des Lumières en toutes lettres*, Paris, Bordas, p. 7 et suiv.
RENAUD, J. (1994): «Le Dix-huitième siècle existe-t-il?», introd. à *La littérature française du XVIIIe siècle*, Paris: A. Colin.